

DE LA RHODESIE AU ZIMBABWE: LES ELECTIONS DE 1980

Gordon Fairweather

Les élections de février 1980, en Rhodésie du Sud ont été surveillées par une Commission britannique des élections. M. Gordon Fairweather, qui a fait partie du Groupe d'observateurs du Commonwealth, a rédigé un compte rendu de son expérience au Zimbabwe pour la revue REPORT et a aimablement donné sa permission à la REVUE DE LA REGION CANADIENNE de publier des extraits de son article.

Le Groupe d'observateurs du Commonwealth était composé de représentants de 11 pays membres, à savoir, l'Australie, le Bangla-Desh, la Barbade, le Canada, le Ghana, l'Inde, la Jamaïque, le Nigéria, la Nouvelle-Guinée Papouasie, le Sierre Leone et le Sri Lanka. Le groupe était présidé par M. Rajeshwar Dayal, de l'Inde, ancien secrétaire aux Affaires extérieures qui possède une longue expérience des Nations-Unies et de la diplomatie. Les autres observateurs étaient surtout des magistrats ou des diplomates; cependant le représentant du Nigéria était un ancien conseiller du président Kwame Nkrumah, du Ghana, et l'observateur de la Nouvelle-Guinée Papouasie était le ministre du travail du gouvernement de ce pays.

Notre groupe était fort sympathique; mais il ne fallait pas oublier que nous étions avant tout au Zimbabwe pour dire, en toute objectivité, si les élections s'étaient déroulées en toute liberté et en toute justice. Sans vouloir surestimer notre rôle, il demeure que nous avons contribué à amener le Zimbabwe à aban-

donner la lutte armée pour accéder à la paix par la démocratie.

Nous devons prendre le pouls de la nation et présenter un rapport sur nos observations.

Arbitrairement, nous avons divisé le pays en cinq régions et avons ouvert de petits bureaux à Bulawayo, Gwelo, Umtali, Fort Victoria, notre quartier général étant situé à Salisbury. Des employés étaient présents dans les cinq bureaux pendant toute la campagne et le public savait que nous étions au Zimbabwe pour entendre ses plaintes sur la campagne électorale. Nous avons également fait savoir aux électeurs que nous chercherions soit à remédier aux irrégularités soit à obtenir des explications de la part des autorités. Le succès de notre mission reposait sur la confiance. Nous devons être considérés comme indépendants de la fonction publique rhodésienne, qui devait organiser les élections, et des surveillants britanniques.

Les observateurs et leurs adjoints alternaient leurs visites dans chaque région du pays, et ainsi, lorsqu'arrivèrent les jours d'élection, au moins un d'entre nous avait déjà visité chacun des 55 districts administratifs de la Rhodésie. J'ai eu la chance de travailler avec deux excellents collaborateurs, M. Michael Phillips, qui est maintenant Haut-commissaire adjoint du Canada au Kenya, et M. Jack Forrester, chef des Relations publiques et de l'Information au bureau du Directeur général des élections du Canada. Quelques jours avant le vote, quelque 30 personnes, et notamment trois Canadiens, arrivèrent au Zimbabwe, ce qui a permis au Groupe d'observateurs de visiter 409 des 657 bureaux de vote durant les trois jours de scrutin.

Candidat moi-même lors de nombreuses campagnes électorales, j'étais décidé à rencontrer le plus grand nombre de personnes possible. Il est évident que les séances officielles d'information étaient importantes mais je me suis rendu compte que le groupe risquait de se trouver immobilisé à Salisbury par la lecture de piles de documents et ainsi perdre contact avec la campagne électorale, telle qu'elle se déroulait au jour le jour. C'est pourquoi la plupart d'entre nous se déclarèrent heureux lorsque les plans de voyages furent réglés.

Je partis donc pour Fort Victoria, ville du sud rappelant le Far-west américain, où les fonctionnaires provinciaux étaient certains que Robert Mugabe était le diable en personne et que l'armée Zanla était formée de terroristes enclins au pillage, au viol et au meurtre, malgré le cessez-le-feu. J'ai dû puiser à même mes réserves de patience pour conserver mon objectivité, laquelle était évidemment essentielle; j'ai dû m'appliquer à adopter une attitude impartiale au cours de mon voyage à travers villes et villages dans des véhicules anti-mines ou hélicoptères ou avions monomoteurs.

Le pays grouillait de forces de sécurité armées jusqu'aux dents et chaque jour, des listes d'accidents, exagérément grossies, et habituellement fausses quant aux responsables des attentats étaient publiées. Nous avons découvert que la violence était tout autant attribuable aux Corps auxiliaires (armée politique du parti du Conseil national africain uni de l'évêque Muzorewa) qu'à la faction Zanla du Front patriotique.

J'ai beaucoup apprécié la visite de missions et d'hôpitaux, où les enseignants et les infirmières nous ont donné une opinion désintéressée de la situation politique. Les gens, en général, savaient pourquoi nous étions au Zimbabwe et étaient heureux de nous parler. L'évêque catholique de Gwelo me donna, un mois avant la fin des élections, une bonne indication du résultat probable, lorsqu'il me dit que le peuple voterait pour la paix, car il ne s'intéressait pas aux idéologies, mais à la paix, et qu'il croyait que Mugabe pouvait apporter cette paix. La prédiction de l'évêque catholique s'est avérée vraie et il devint évident que le désir de paix avait transcendé les divisions politiques et tribales.

La paix était aussi une promesse sans cesse répétée. L'évêque Abel Muzorewa avait mené sa campagne en se présentant comme l'homme de Dieu, de la paix, du pouvoir et du peuple. Il n'a pas su se montrer à la hauteur de ses trois prétentions "terrestres".

J'ai rencontré les chefs des principaux partis (il y en avait neuf de représentés aux élections, mais seulement quatre d'entre eux ont vraiment mené la lutte) et la personne qui a créé sur moi la plus vive impression a été véritablement Robert Mugabe. Joshua Nkomo avait quelque chose d'un peu tragique; bien que fort admiré par la plupart des Zimbabweens, il n'a pas réussi à obtenir l'appui de l'électorat ailleurs que dans sa région natale du Matabeleland. Quant à l'évêque, il a refusé de nous recevoir en groupe, mais a invité quatre d'entre nous à sa résidence officielle le jour du compte des suffrages exprimés. Il m'a nettement donné l'impression d'être complètement dépassé par les événements.

Les élections monopolisaient l'attention, même dans les réunions mondaines, où hôtes et invités en profitaient pour prolonger les discussions, prédire les résultats et prévoir, selon leurs tendances et leurs préjugés respectifs, soit la fin du monde, soit l'avènement du messie et de la terre promise. J'ai assisté à des matches de tennis où les joueurs se disputaient à savoir qui était responsable des actes de violence les plus récents. J'ai dîné un dimanche dans une maison privée où des membres du Réarmement moral soutenaient que leur religion contenait tous les éléments essentiels à l'arrivée de jours meilleurs. Lorsque je suis allé en Zambie pour un court voyage de repos en

compagnie du haut commissaire du Canada à Lusaka, on m'a imposé un horaire chargé de visites et de rendez-vous, tous en rapport avec les élections en Rhodésie. La Zambie, comme le Mozambique, ne voulait rien d'autre que la paix.

La télévision (qui m'a rappelé celle des années 50) est la propriété de l'Etat et ignorait de façon volontairement ostensible tout du drame politique qui se déroulait. On ne pouvait pas s'empêcher de remarquer l'absence de tout esprit d'investigation chez les journalistes et les nouvelles manquaient scandaleusement d'objectivité. Non seulement on ne disait jamais rien de flatteur ou d'élogieux au sujet de MM. Mugabe et Nkomo, mais encore on n'essayait même pas d'analyser les promesses des parties ou de donner de l'information sur les deux chefs politiques eux-mêmes.

Je peux encore relater deux ou trois anecdotes qui donnent une idée du ton de la campagne électorale. Les forces du Commonwealth chargées de la surveillance du cessez-le-feu m'avaient instamment demandé d'assister à une assemblée pour expliquer le processus électoral aux forces armées et agitées du Zanzibar. Je n'ai pas la réputation de chercher à plaire les occasions de confrontation; je suis pourtant le premier observateur du Commonwealth à avoir pénétré dans un camp du genre. J'ai fait le voyage en jeep, à une vitesse incroyable, par des routes impraticables; mon chauffeur était un jeune subalterne britannique. J'étais assis à ses côtés, m'agrippant de toutes mes forces, étouffé par la poussière; le reste de notre convoi suivait comme il le pouvait, souffrant encore plus de la poussière et voyageant dans des conditions encore moins confortables.

Nous avons visité le camp, puis environ 200 sous-officiers (ou l'équivalent, car il n'existe aucun rang dans les troupes du peuple) se sont accroupis, armés de mitraillettes automatiques AK. J'étais sur le point de commencer mon petit discours sur les élections lorsque j'ai aperçu l'un des soldats vêtu d'un

tee-shirt portant l'inscription « Patience, mon c. . . ». Je lui ai demandé de me donner seulement cinq minutes, après quoi il pourrait mettre sa patience où il voudrait!

Près de la petite ville de Bindura, le directeur d'une école a rassemblé tous les enfants dans la cour devant une grande carte du monde gravée dans du béton. Il a alors invité, nous, ses visiteurs, à décrire en quelques mots notre pays. A la suite de nos exposés, des questions nous ont été posées et un petit garçon d'une dizaine d'années m'a demandé s'il était vrai que M. Rhodes avait déposé de l'argent à la banque afin qu'il puisse aller étudier à Oxford un jour. Je lui ai répondu que non seulement, cela était vrai, mais que même sa soeur, qui se trouvait à ses côtés, pourrait y aller elle aussi. Le maître d'école m'a prié de ne pas parler de transformations trop radicales et trop rapides.

Je me trouvais dans un taxi à Montréal, l'autre jour; le chauffeur m'ayant reconnu, m'a demandé si je ne revenais pas d'Afrique. A ma réponse affirmative, il a rétorqué: « Eh bien, voilà, au moins une chose qui a réussi dans le monde dernièrement. » Oui, voilà au moins une entreprise qui a eu des résultats positifs et je suis très fier d'y avoir assisté au nom du Commonwealth, tout en étant toujours très conscient du fait que je suis Canadien.

L'indépendance a été acquise parce que la population a cru aux processus de paix. N'est-ce pas étrange qu'on en soit arrivé à décrire les fruits de la paix comme le résultat d'un miracle! Le nouveau premier ministre, naguère l'incarnation même du diable, parle d'« amour et de réconciliation », et ceux qui l'écoutent ne peuvent en croire leurs oreilles. Cet homme sort de prison, il a connu l'exil et il parle de pardon.

En fait, il est extrêmement important que l'expérience du Zimbabwe réussisse.

(Traduit de l'anglais)